

(A l'enfant étonné)

Cousquit aze toutouic-me  
Ken savo n'heol e beg ar goue.

Dormez, petit amour, dormez  
Jusqu'à c'que l'soleil soit levé.

*Recueilli à Lanmeur par M. l'abbé Nédélec, recteur de Trégourez.*

ABBÉ J.-M. ABGRALL.

## LES TREIZE GRAINS DE BLÉ NOIR

CONTE DE L'ILLE-ET-VILAINE



Il y avait une fois une veuve qui avait un garçon. Après l'avoir élevé de son mieux, la pauvre femme se trouva bientôt à bout de ressources. Il lui en coûtait de se séparer de son fils, mais enfin, un beau jour, surmontant ses répugnances, elle le prit à part et lui dit :

— Mon gars, je vois que nous n'avons plus le moyen de vivre, il faut que tu te mettes en condition.

— Je veux bien, répondit le gars.

Le travail ne lui faisait pas peur.

La mère se met donc en route et va de village en village et de ferme en ferme quérir une place pour son garçon. Hélas ! la moisson venait d'être faite et les temps étaient durs, les bonnes gens accueillaienent avec beaucoup de politesse la pauvre veuve, mais ne lui promettaient rien de certain.

— Repassez l'année prochaine, bonne femme, et nous verrons.

La veuve était toute triste, comme vous pensez. Un jour que, réfléchissant à la cruelle position de son gars, elle avait la figure toute couverte de larmes, voici qu'au carrefour de trois routes, elle rencontre un monsieur tout de noir habillé qui l'aborde et lui dit :

— La mère, qu'avez-vous donc à pleurer ?

— Ah ! mon bon Monsieur, je cherche une « condition » pour mon gars et je n'en trouve point.

— Eh bien ! ma brave femme, répond l'inconnu, si vous voulez

mettre votre gars en condition chez moi, je ne demande pas mieux que de l'occuper.

La veuve, enchantée, accepte l'offre qui lui est faite.

— Mais combien me demanderez-vous? demanda l'homme noir.

La veuve réfléchit.

— Oh! pas moins de cent écus.

— Eh bien! cent écus, soit. Mais à une condition, c'est que votre gars fera un jour de plus que l'année!

Cette clause parut un peu étrange à la brave femme, mais bast! les cent écus étaient si bons à prendre! Elle ne crut donc pas devoir hasarder une observation. Revenue chez elle, la veuve raconte l'heureuse nouvelle à son fils et lui indique le village où il doit aller. Le jeune homme se félicite de la rencontre, prend congé de sa mère et se rend incontinent chez son maître.

Cependant, six mois s'écoulaient. Un beau jour la veuve éprouve le besoin d'aller voir son fils.

Dès que celui-ci aperçoit la bonne femme.

— Sais-tu, ma mère, à qui tu m'as loué?

Et comme la veuve paraissait toute interdite.

— Eh bien! c'est au diable! En traitant pour un an et un jour, tu m'as vendu à l'homme noir. L'année accomplie, je ne t'appartiendrai plus, je serai à lui. Quand tu viendras chercher les cent écus, il te les donnera, mais dès que tu lui diras : « Où est mon gars? », le diable te répondra : « Il est parti, tu n'en as plus! »

Cette révélation fut un coup de foudre pour la pauvre mère qui se mit à pleurer.

— Console-toi, ma mère, dit le gars. Tu comprends que je n'ai pas perdu mon temps depuis que je suis au service du diable. A force d'adresse, j'ai découvert le moyen de déjouer ses maléfices.

— Mais comment?

— Voici ce que tu feras. Au lieu de te laisser abattre par les refus du diable, tu insisteras pour me voir. Je me trouverai renfermé dans une chambre pleine d'oiseaux, dès que tu y seras introduite, je battrai des ailes aux barreaux de ma cage, c'est à ce signe que tu me reconnaitras.

La bonne femme promet de suivre les instructions de son fils et s'en va. Au bout de six mois et un jour, la voilà qui revient. Le monsieur est à la porte; la veuve se dirige vers lui.

— Mon gars! mon bon Monsieur! je viens chercher mon gars!

— Bonne femme, répond le diable, voici vos cent écus, mais laissez-moi tranquille avec votre gars, je ne l'ai plus.

— Si, vous l'avez!

— Encore une fois, je vous assure qu'il est parti.

Et le diable fait le geste de lui fermer la porte au nez.

Mais la veuve, qui sait à quoi s'en tenir sur les dénégations de l'homme noir, insiste tant qu'à la fin le diable, vaincu, la laisse entrer dans sa maison.

La bonne femme est aussitôt introduite dans la chambre de gauche. Une foule d'hommes de tous les pays la remplissent, il y a là des Bretons, des Normands, des Picards, des Gascons.

— Est-il parmi ces gens-là, votre gars? interroge le diable.

— Non! répond la veuve, menez-moi dans une autre pièce.

— Alors, suivez-moi.

Et l'homme noir conduit la veuve dans la chambre de droite. En y pénétrant, la bonne femme est glacée d'épouvante : d'innombrables *velins* (1) rampent et grouillent sur le parquet : des crapauds, des *sourds* (mourons), des couleuvres, des scorpions, des serpents dressent leurs têtes hideuses et remplissent la chambre de leurs sifflements et de leurs cris. Ce sont, comme vous le pensez bien, autant d'hommes vendus au diable et qui attendent avec anxiété leur délivrance.

— Votre gars est-il là, bonne femme? fait de nouveau le Diable d'un ton narquois.

Au moment où la veuve s'apprêtait à répondre, des gazouillements d'oiseaux frappent ses oreilles. Elle écoute : c'est d'une chambre voisine que partent les chants. Sans attendre l'autorisation de son compagnon, elle tire aussitôt le loquet de la porte, et que voit-elle? Un immense appartement, au plafond duquel sont suspendues des milliers de cages où chantent des rossignols, des rouge-gorges, des verdiers, des chardonnerets, des cailles, etc. Mais la veuve ne songe guère à jouir de ces concerts; au moment où elle est entrée, un oiseau a battu des ailes contre les fils de fer de sa volière. La mère a compris ce que cela voulait dire; elle ouvre la cage, saisit l'oiseau, le met sous sa devantière et l'emporte.

Le charme est désormais rompu; le Diable ne songe plus à faire de résistance; aussi bien serait-ce inutile. La bonne femme est à peine sur le seuil de la porte que l'oiseau redevient un jeune gars. Vous devinez la joie de la veuve. Tout en reprenant le chemin de la maison, le fils dit à sa mère :

— Une autre fois, ma mère, il faudra vous tenir sur vos gardes, et ne plus me gager pour un an et un jour.

— Va, ne crains rien, mon gars, répond la bonne femme; la leçon n'est pas perdue; je serai plus fine la prochaine fois.

— Oh! reprend le fils! je ne vous fais pas de reproche, ma mère, au contraire! J'ai bigrement appris de l'esprit chez le diable, et si nous retombons de nouveau dans la gêne, parbleu! je saurai bien trouver le moyen de nous en faire sortir.

Les cent écus de l'Homme noir furent bien vite mangés. C'étaient tous les jours noces et festins chez la veuve : les échinées de porc succédaient aux épaules de mouton; au lieu de la piquette d'autrefois, on buvait soir et matin le meilleur cidre du pays. Bref, le seigneur de la paroisse n'avait pas une table mieux servie. Quand

1. Nom générique des animaux venimeux.

la veuve n'eut plus un morceau de pain dans la huche, elle fit venir son fils.

— Mon gars, lui dit-elle, la bourse est vide, les écus sont envolés. Tu m'as prévenue que tu connaissais la manière de t'en procurer de tout neufs. Il est grand temps de te mettre à la besogne.

— Soit, répond l'ancien valet du Diable. Ça sera l'affaire d'une minute.

Et sans tarder, le gars va dans la cour où il prend l'échelle, monte au grenier, saisit à brassée trois gerbes de paille, et, les précipitant par la lucarne, s'écrie :

— Que ces trois gerbes de paille deviennent à l'instant trois beaux moutons !

Ces paroles sont à peine prononcées que les gerbes s'évaporent, et qu'à leur place apparaissent trois magnifiques moutons.

Ce n'est pas naturellement pour les garder que le gars s'est procuré ces bêtes. Il les mène à la foire, certain d'en retirer un joli prix.

Le fils de la veuve n'est pas encore à moitié route qu'il fait la rencontre d'un Monsieur tout de noir habillé, suivi d'un domestique.

— Vous avez là de beaux moutons, jeune homme, dit l'inconnu qui s'arrête.

— Voire, mon bon Monsieur.

— Voulez-vous me les vendre ?

— Avec plaisir.

— Combien ?

— Cent écus !

— Cent écus ! Eh bien, soit ! les voilà. Donnez-moi vos bêtes.

L'Homme noir prend livraison des moutons et se remet en route. Dès que le gars est parti, il dit à son domestique :

— Ça, Courtaud, conduis ces bêtes à la maison. 300 livres ! c'est bien cher pour trois *faillies* (1) gerbes de paille ? Mais, patience, j'aurai le gars !

Comme vous le pensez bien, l'Homme noir n'était autre que le Diable. Mais celui-ci s'était si habilement déguisé que le jeune garçon n'avait nullement reconnu son ancien Maître. Il était, du reste, tout à la joie d'avoir si vite réalisé un si joli bénéfice. Ce fut donc le plus gaiement du monde qu'il remit l'argent entre les mains de sa mère. La bombance, comme de juste, recommença de plus belle. La mère et le fils s'en donnèrent à cœur joie. Mais il y a une limite à tout. Les cent écus ne firent pas long feu. Au bout de quelque temps la huche était encore vide. Mais nos gens n'étaient pas embarrassés pour si peu.

— Ah ! mon gars, dit un jour la mère, il faut encore que tu te mettes en campagne, je n'ai plus un godet de sarrazin pour faire notre galette de demain.

1. Synonyme de « méchantes. »

— Soyez tranquille, ma mère, répond le gars avec assurance.

En même temps, il grimpe au grenier, saisit à brassée trois fagots de genêts secs et les jette dans la cour en criant :

— Que ces trois fagots deviennent trois beaux bœufs !

Les paroles magiques opèrent sur-le-champ. Trois beaux bœufs surgissent devant le logis de la veuve, et broutent l'herbe comme s'ils n'avaient fait que cela toute leur vie.

Le lendemain était jour de foire. Le gars pousse un joug au cou de ses trois bêtes, et, une baguette de coudrier à la main, les pousse devant lui sur la route. Plusieurs marchands s'arrêtent et demandent le prix des bœufs.

— C'est trois mille francs ! répond invariablement le jeune gars.

Naturellement, personne n'y veut mettre une pareille somme mais le paysan n'en démord pas. Comme il approchait de la ville et se dirigeait vers le champ de foire, il est arrêté par un étranger accompagné d'un valet, lequel lui pose la même question que les marchands de tout à l'heure. Le gars fait aussitôt la même réponse :

— Mille écus ! pas un liard de plus, pas un liard de moins.

— Topez-là ! fit l'inconnu, qui sans *haricoter* (1) verse immédiatement entre les mains du gars trois beaux rouleaux de cinquante louis chacun.

Pendant que le gars s'en va, l'acquéreur se tourne vers son domestique.

— Vite, Courtaud, mène ces trois bêtes à mon étable : 1000 écus c'est bien cher pour trois méchants fagots. Mais ça ne fait rien, j'aurai le gars !

Nouveaux festins chez la veuve, et puis bientôt, nouveau dénuement.

Les mille écus dévorés, il fallut pourvoir encore aux besoins du ménage.

— Hé ! mon gars, dit un beau matin la mère, il est grand temps que tu regrimpes dans notre grenier.

Le gars, cette fois, fit la grimace :

— Ah ! ma mère, c'est que je suis au bout de mes sortilèges.

— Tu ne sais plus rien ?

— Non.

— Bien sûr !

— Je ne sais plus que me mettre en poulain.

— Et bien ! va pour le poulain, dit la bonne femme.

Avant de s'*enmorphoser* (2) le gars voulut donner des instructions à sa mère.

— Tu vas, lui dit-il, me mener à la foire. Je sais que tu me vendras au diable ; mais cela m'est égal, vends-moi, si tu veux, je ne te demande qu'une chose : réserve-toi la bride !

1. Haricoter pour « chicaner sur le prix. »

2. Pour « se métamorphoser ».

Voilà le gars qui s'enmorphose en joli poulain. Une fois bridé et sellé, il saute et gambade tout le long de la route. De riches maquignons, séduits par ses jolis tours, abordent la veuve et lui demandent son prix.

— Mille écus, répond la bonne femme.

— Oh ! mille écus ! vous voulez rire ! Nous vous donnerons cent pistoles (1). C'est tout ce que vaut votre poulain.

La veuve refuse. Des amateurs en offrent cent vingt, mais ne sont pas mieux reçus.

Enfin, vers le soir, un Monsieur offre trois mille francs pour le poulain, mais à la condition que la bonne femme lui abandonnera la bride. A cette exigence, la veuve reconnaît le diable. Son premier mouvement est de rompre les pourparlers, mais mille écus ! c'est une somme bien tentante, sans compter que la foire commence à tirer à sa fin. Après avoir d'abord tergiversé, la veuve cède le poulain et la bride et se sauve avec ses mille écus.

Aussitôt qu'elle est partie, le Diable — car c'était bien lui — se tourne vers son domestique.

— Toi, Courtaud, lui dit-il, tu vas me faire le plaisir de mener tout de suite le poulain à l'écurie. En route, tu le feras boire à l'étang qui longe le chemin ; mais garde-toi bien de monter sur l'animal, ou gare tes oreilles.

Le valet promet tout ce que son maître voulut, mais le pauvre diable était bien fatigué, la route bien longue et le poulain — par surcroît de maléfice — paraissait bien doux. Ma foi ! le valet n'y tient plus, il regarde si son maître ne l'épie pas, puis ; voyant qu'il est bien seul, il saisit d'une poignée la crinière, pose le pied gauche sur l'étrier, et, d'un bond, s'installe sur le gentil animal. Ta, ra, ta, tap ; ta, ra, ta, tap ; ta, ra, ta, tap ; le poulain galope et ne se sent pas d'aise. Le valet n'a pas même besoin de diriger sa monture, à peine l'étang est-il en vue qu'elle va tout droit vers l'eau et s'y précipite. Mais — ô prodige ! — le valet sent tout à coup le poulain se dérober sous ses jambes et se métamorphoser en un frétilant poisson. Au même instant, le Diable qui, sans doute, présentait l'aventure, arrive en toute hâte et se change en renard. Exaspéré de la malice du jeune gars, il fouille l'étang et se met à dévorer tout ce qu'il rencontre : carpes, truites, anguilles et brochets, tout y passe. Bientôt l'étang se vide, il ne reste plus qu'un poisson, un seul, justement celui que cherche le renard. Au moment où les crocs de l'animal vont le saisir, le fils de la veuve saute hors de l'eau et se métamorphose en pigeon. Ainsi transformé, il fend l'air et vole à tire d'ailes jusqu'à la première fenêtre ouverte qu'il rencontre. Il entre dans une chambre où se trouve une jeune fille couchée dans un lit ; il va doucement se poser sur elle. La fillette, qui sommeille, allonge déjà la main pour chasser l'oiseau importun.

1. La pistole est l'équivalent d'un louis et parfois aussi de dix francs.

— Ne me renvoyez pas, Mademoiselle, dit le pigeon; si vous le voulez bien, je vais me changer en anneau d'or et me mettre à votre doigt. Tout à l'heure, mon persécuteur pénétrera ici et vous proposera de beaux bijoux et beaucoup d'or en échange de votre anneau. Repoussez ses instances et ne l'écoutez pas. Me livrer à cet homme serait me livrer au Diable. Si votre père se joint à l'inconnu pour vous ordonner ma perte, n'hésitez pas! ôtez-moi de votre doigt et jetez-moi à terre.

La jeune fille fait un signe d'assentiment. Sur ces entrefaites le Diable arrive, et, d'une voix caressante, prie la fillette de lui donner son bel anneau d'or. Cette demande reste sans effet.

— Mais, insiste l'étranger, voici des bagues ornées de saphirs et de turquoises qui sont bien plus belles que votre pauvre anneau. Cédez-le moi, vous aurez tous ces bijoux.

— Gardez-les, répond la jeune fille; mon anneau est un cadeau de fiançailles, je ne veux pas m'en dessaisir.

— Eh bien! je ferai mieux que cela, je remplirai d'or cette chambre, depuis le sol jusqu'au *plancher* (1).

— Vous me donneriez tous les trésors de la terre que je les refuserais!

Ce refus obstiné déconcerte le diable qui s'en va trouver le père de la jeune fille pour s'en faire un auxiliaire. Le bonhomme n'était pas riche: les séduisantes promesses du Diable allument aussitôt sa cupidité. Il obsède à son tour sa fillette de ses supplications; vains efforts! Toutes les prières sont inutiles. Exaspéré, le père crie au Diable:

— Puisqu'elle ne veut pas vous donner son anneau de bon cœur, prenez-le lui de vive force!

Le Diable n'attendait que ce signal. Il se précipite comme un furon (2), mais la jeune fille, plus prompte que le Malin, ôte son anneau et le lance à terre. Le diable se baisse pour le ramasser; mais au moment où ses doigts crochus vont toucher le cercle d'or, voilà que celui-ci se transforme en treize grains de blé noir qui s'éparpillent en sautant sur le plancher. Qu'auriez-vous fait à la place du Diable? Celui-ci se transforme en une poule noire qui, du bout du bec, se met à croquer les grains. Douze d'entre eux ont déjà disparu dans l'estomac du volatile, il n'en reste plus qu'un qui a roulé sous le bahut. Pendant que la poule le cherche, le dernier grain ne s'avise-t-il pas de *s'ennemorphoser* en renard! Alors, malheur au Diable! Plus prompt que l'éclair, le Renard bondit sur la poule, et, d'un coup de dent l'égohisse (3).

1. Le mot « plancher » est employé en Haute-Bretagne pour plafond.

2. Furieux, Furon veut dire aussi furet.

3. Égohisser : étrangler.

C'est ainsi que le fils de la veuve mangea le diable. Aussitôt le coq chanta kiriki.

N, i, ni.  
Mon conte est fini

*Raconté en 1881 par M<sup>me</sup> Sauvaget du village de Chambleau, en Pleine-Fougères (Ille-et-Vilaine). Elle tenait ce conte de sa mère morte en 1870 à 94 ans.*

OSCAR HAVARD.

## LA SORCELLERIE ET LE MAUVAIS ŒIL

DANS LA CORNOUAILLE ANGLAISE (1)

### II

Voici, d'après le *Cornish Telegraph* de Penzance, 2 Juin 1887, le résumé d'un procès qui a eu lieu en Cornouaille, à Illogan. La plaignante disait que Elizabeth Penaluna étant venue à sa boutique, lui demanda si elle allait lui payer l'argent qu'elle lui devait. « Je ne viens pas pour cela, répondit Elizabeth, tu es une vieille sorcière, et tu as jeté un sort à mes enfants qui souffrent de la fièvre, et que je ne sais comment guérir. » Elles sortirent dans la cour, et Elizabeth continua à l'insulter et à lui dire qu'elle avait tué une voisine nommée Mary Jane Richard. Alors, la plaignante en colère, jeta sur son ennemie le contenu d'un seau d'eau. Celle-ci déclara qu'elle ne lui payerait jamais un centime, et qu'elle ne partirait pas avant d'avoir « vu son sang. »

A Newlyn en Cornouaille dans plusieurs autres villages de Cornouaille, on craint beaucoup aujourd'hui le mauvais œil.

En 1880, il y avait dans une école de Newlyn une petite fille qui était un peu méchante. La maîtresse la regardait d'une manière sévère et la grondait un peu. La petite fille revenait chez sa mère, terrifiée et croyant que la maîtresse lui avait lancé un « mauvais regard ».

La mère se plaignit très fort de la sévérité de la maîtresse à l'égard de sa fille, et elle disait : « Je ne me plaindrais pas si elle fouettait l'enfant, mais c'est une cruauté de sa part de la regarder ainsi. »

On sait que les punitions corporelles sont encore permises dans les écoles d'Angleterre. La mère craignait que sa fille ne fût malade par suite du « mauvais œil » de la maîtresse, ce qui était plus grave que le fouet.

W. S. LACH-SZYRMA.

1. Voir le n° de février 1887 de la Revue.